

AÏSSA LACHEB-BOUKACHACHE

PRÉFACE DE JEAN ROUAUD

PAI DO YER POUR LES S JUSTES

**« Tu sais, Élie, quand Noël vient, tout le monde
cogne contre les portes des cellules, ça fait
un tintamarre du diable. »**



Aïssa Lacheb-Boukachache

Plaidoyer pour les justes



Préface

Il arrive parfois que la littérature sauve de la folie. On sait que l'enfermement rend fou, et Aïssa Lacheb, comme d'autres avant lui, nous le confirme. On sait aussi que l'injustice rend fou, et considérant le traitement de défaveur dont il dit avoir été l'objet, Aïssa Lacheb n'a pas de mal non plus à nous convaincre que la loi n'est pas univoque et qu'il y a pour le moins deux poids deux mesures. Pour le moins, entendons pour celui qui ne pèse pas lourd sur le plateau de la balance de ladite justice. Comment alors dans ces conditions ne devient-on pas fou ? Mais, on le devient. Il s'agit ici du livre d'un fou d'écriture. S'emparer de cette folie qui rôde, l'enrôler pour une autre tâche que le désir de détruire, soi et les autres. La mettre à la question, la sommer d'apporter des réponses, lui faire rendre gorge et cracher le morceau, l'autoriser pour une fois à avoir son mot à dire. Et comme elle a beaucoup à dire, c'est un flot de mots. Ce torrent verbal nous raconte aussi qu'Aïssa Lacheb, en même temps qu'un fou d'écriture est un fou de lecture, ayant tout lu, du

© Éditions Au diable vauvert, 2001

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

moins tout ce qu'on pouvait lire dans les bibliothèques de ce monde clos. Ce livre est donc logiquement une « folie », comme on le disait de ces demeures extravagantes des princes aux XVII^e et XVIII^e siècles, amalgamant tous les styles, et affichant tous les excès. Car un livre se nourrit de tous les livres qui nous ont frôlés de si près qu'on emporte sur nous un peu de leur peinture fraîche. Ce roman où résonne en écho les lectures d'Aïssa Lacheb s'entend aussi comme un hommage. Il s'agit ici d'une histoire de reconnaissance. L'écriture l'a reconnu, ce qui jusque-là ne lui était pas arrivé souvent. L'écriture, quand elle est juste, est une justice. Alors il s'est reconnu en elle.

Les livres sont des histoires enfermées, comprimées en un certain nombre de pages, desquelles elles ne peuvent sortir que par l'imaginaire du lecteur. Les livres sont littéralement des compagnons de cellule. Quiconque ouvre un livre permet à l'écriture de s'évader. Le lien entre écriture et enfermement, c'est bien sûr l'histoire de ce livre. Depuis que ce livre compte des lecteurs éblouis, Aïssa Lacheb-Boukachache est enfin un homme libre.

Jean Rouaud
Mai 2001

Lettre aux maisons d'édition

Monsieur,

J'ai commencé chaque chapitre calmement, je les ai finis dans la haine. Je ne m'en apercevais que lorsque je les relisais.

J'ai été condamné à la peine de quinze années de réclusion criminelle assorties d'une mesure de sûreté de dix années. Tout cela pour un simple hold-up où je n'ai tué, blessé, frappé, pris en otage personne. Je n'ai alors tiré sur quiconque ni même sur le plafond ni même sur le plancher. Je me suis contenté de prendre soixante mille francs à une banque, puis je suis parti sans demander mon reste. Je sais dès lors de quoi il retourne dans ce procès ignoble qui fut le mien, et c'est pourquoi j'ai écrit ce manuscrit. Il est une réponse à la cour d'assises qui vient de me juger. J'invoque pour lui mon droit inaliénable à la libre expression et je le justifie ainsi.

J'ai foi en l'acte d'écrire, et je suis convaincu que mon manuscrit est urgent et révélateur d'un grand malaise de toute la société. Je l'ai écrit en quelques jours, sur un coup de grande colère, mais je l'ai longuement porté en moi. Ne croyez pas que tout ce qui y est dit l'est à la légère, vous vous tromperiez. Chaque mot, chaque phrase y a son importance et j'y tiens particulièrement. Mais il est trompeur parfois. C'est donc aussi un manuscrit vicieux. Puis, certes, l'on pourra m'objecter qu'il est violent, cruel et précisément odieux. À cela je répondrai simplement : et ma peine, n'est-elle pas violente, cruelle et précisément odieuse, elle ?

Il s'agit de savoir si un homme incarcéré peut dire ce qu'il a sur le cœur et s'exprimer par écrit librement. Je me suis posé la question. J'y ai répondu par l'affirmative. Maintenant il s'agit de savoir si, quant à vous, éditeurs, une fausse déontologie de votre part ne vous lie pas les mains ? Je ne le souhaite pas, car j'en aurais honte pour vous et je serais triste.

J'ai pensé aussi que *Plaidoyer pour les justes* ferait peut-être un peu maigre s'il était seul, étant donné le nombre relativement peu élevé de ses pages pour une œuvre qui se veut impressionnante. C'est pourquoi je vous envoie avec celui-ci trois autres manuscrits que j'avais écrits bien auparavant en maison d'arrêt, pour tenter de bien apprendre, comme je le pouvais, l'écriture et son métier, que je trouve particulièrement nobles. Je ne sais comment vous recevrez ceux-ci. Vous êtes juges littéraires et je vous laisse faire. Moi, je n'aurais voulu qu'augmenter le volume de *Plaidoyer* de façon à faire véritablement, au toucher, un livre consis-

tant et bien réel. Mais même, ces histoires sont surprenantes et intéressantes, vous verrez. Sachez seulement d'où je pars pour écrire, vous aurez alors toute la mesure de mes efforts en ce sens pour réussir au moins quelque chose dans ma vie. Il ne s'agit ici que d'acharnement pour une cause que je crois meilleure : la dignité, moi qui n'ai jamais connu cela dans mes banlieues de noirceur et dans ma vie de traîne-savate jusqu'à celle, délirante, de braqueur de banques. Jugez ensuite, donnez-moi une note puisqu'on a pris l'habitude partout de me donner une note, moi l'expédient singulier de la société française. Puis faites comme vous déciderez de faire. Pour moi, *Plaidoyer* est comme un testament. Je ne sais même pas si demain je ne serai pas accroché aux barreaux de ma cellule pour crever enfin et fuir ce pays gorgé de justice partielle et infecte, polluée par le racisme le plus ignoble.

Si vous décidez l'édition de ces manuscrits, voici l'ordre dans lequel je veux les voir : *Une ténébreuse histoire*, *Lucien*, *Isabelle*, *Plaidoyer pour les justes*. Chaque titre devra rester à sa place. Cependant, pour le titre général du livre, ce sera *Plaidoyer pour les justes*, sur une couverture rouge. Quant à cette lettre, je souhaite sa place au début de *Plaidoyer pour les justes*. Pour la quatrième de couverture, mettez ce que vous voudrez mais pas de baratin surtout. J'aimerais cependant et dans la mesure du possible s'entend, une préface du livre par une reine du porno : Brigitte Lahaie par exemple si évidemment elle veut me faire ce plaisir. Quant à la discussion du contrat, je vous fais toute confiance. Faites-le signer en mon nom par France Gublin de l'association Enfance et Partage, que je n'ai d'ailleurs abso-

lument pas prévenue en ce sens. Mais je me suis promis que si j'avais un premier livre édité, je partagerais avec son association mes premiers droits d'auteur quel que puisse être le montant de ceux-ci.

Ce livre n'est pas comme les autres. Il interpellera d'abord tous les miens : ma race infâme déchue de toute considération par les administrations françaises et, en premier lieu, par l'administration judiciaire. Il sera lu aussi par d'autres, je n'en doute pas car j'ai, malgré tout, à ce jour encore l'intuition de l'intelligence des hommes.

Monsieur, je vous remercie.

Recevez l'expression de toutes mes salutations et ma considération.

PS : Si vous n'éditez pas, détruisez. Ne me renvoyez rien.

Aïssa Lacheb-Boukachache

Janvier-Février 1991, Maison d'arrêt de Douai

*À Yannis Roger-Lacheb,
Anne, Marion et Mandy*

Note de l'éditeur : Nous publions comme il l'a voulu le premier roman d'Aïssa Lacheb-Boukachache précédé de cette lettre. Nous n'avons pas souhaité ajouter à cette découverte les trois romans qui le précédaient. Nous publierons les futurs livres d'Aïssa. Quant à la préface, elle est finalement de Jean Rouaud, que le Diable, honoré de sa confiance, remercie de lui avoir confié ce manuscrit.

« Tu sais, Élie, quand Noël vient, tout le monde cogne contre les portes des cellules, ça fait un tintamarre du diable. »

La haine qui étouffe vite son homme. Il faut pardonner à Élie, il faut pardonner au p'tit Bèn. Tous deux ne sont finalement qu'aberrations et ciel sans étoile. Ciel tout noir, quoi. Pas de soleil et plein de nuages. Je t'aime, tu sais, mais il n'y a pas de quoi en faire un plat. Je t'aime, tu sais. Hé, hé! connard, va!

Chaque jour qui passe, je m'étonne d'être encore vivant. J'ai des velléités de suicide mais je n'ose faire le grand saut. Je crois que je suis lâche. D'ailleurs, à un b près mon nom s'écrit ainsi. Lacheb-lâche, lâche-Lacheb, c'est simple, non ? C'est une ironie, sans doute. Une ironie du sort, bien sûr. Je me déteste. C'est incroyable comme je me déteste. Je me chie dedans comme on dit en argot notoire. Je suis une vermine. La dernière des vermines. Une putain aussi. Je prostitue mon âme. Et aujourd'hui, j'ai appris à écrire pour le dire. C'est dire si je suis pourri. Enfin... Chacal ! Il n'y a que ça à exprimer : chacal ! Se taire et puis crever. Va, dévôt, tu prieras peut-être pour moi. Dans ta chapelle ou dans ta chambre, je te verrai à genoux, tu diras des mots entre tes dents. Toi, je te respecterai toujours, tu es trop bête pour être vraiment méchant. C'est ça la vie. Ainsi va le monde. Il y a deux sortes de gens : les bons puis les méchants.

Et puis je voudrais vivre. C'est drôle, non ? Je suis jeune et je voudrais vivre, c'est si ridicule. Je ne peux

m'empêcher de trouver ça tout grotesque. Vouloir vivre! Vouloir aller coûte que coûte, vaille que vaille, clopin-clopant, tant bien que mal à la vieillesse, l'ignoble vieillesse, le rabougrissement, l'avachissement, coûte que coûte, vaille que vaille! Ah les héros! Quelle affreuseté! J'ai pitié et je suis écroulé de rire! Faut voir, faut voir les têtes qu'ils font les gens, les vieilles gens dans les hôpitaux, là où leurs parents oublieux les ont fourrées pour s'en débarrasser! J'ai chopé une hernie tant j'ai pleuré de larmes. Et puis, je voudrais vivre, je voudrais vivre, je répète ça assez souvent, je crois. Et puis, je me regarde dans la glace, je vois ma gueule de métèque, ma tronche d'ordure, ma bouille de beur pas très bien francisé, ma face d'andouille, un bouton ça et là, moche et déglingué, et je me dis : allez, va, je t'aime pas assez, je t'aime pas comme il faut, à vrai dire tu me fais gerber, t'iras pas à la retraite, non, pas du tout, toi tu claques maintenant et fissa, etc. Pas de rabe, eh Bénouse! pas de rabe. Je m'en fous, moi je réponds aussi sec, je m'en fous, j'en veux pas de rabe, j'en veux pas de vot'rabe, il est pas bonard vot'rabe, c'est pas le pied vot'rabe, il bande pas vot'rabe, torchez-vous avec vot'rabe, eh monstruosités! Moi je réponds ça et juste après j'ai envie de me suicider. Mais sitôt ma dernière branlette accomplie, c'est bizarre, je n'ai plus du tout envie. Non, finalement, c'est moche le suicide. Ma dernière queue du condamné m'a vidé; je n'ai plus rien dans les couilles, je ne suis plus du tout motivé, je n'ai plus envie, non, plus du tout, c'est moche le suicide. Alors je vais me coucher et j'essaye encore de me faire une branlette. Putain de prison! elle est en train de me

vider l'âme par le sexe! Et je bande, et je bande, je n'en finis plus de bander... dix-huit centimètres à la garde, par le bas, et ce n'est pas fini, j'en suis sûr, ça pousse encore. Putain! que certaines aiment ça! Et énorme en plus! quatre centimètres et demi de diamètre et ce n'est pas fini là aussi, ça continue de pousser. Enfin, je crois. Faudra que je regarde quand même encore une fois. Faut que je sois sûr, bordel! absolument sûr des mensurations que j'avance, il ne s'agit pas de tromper le public. C'est important. Allez go! salis tes draps, prisonnier. Maintenant, voilà, dors maintenant. Fais de beaux rêves. Fais des rêves de mômes. Yaouh! tu joueras aux cow-boys et aux Indiens, tu seras Geronimo ou Sitting-Bull, et les autres les méchants. Dors.

Avoir vingt ans dans les Aurès, c'était quoi ? Le titre d'un film ? Je ne sais plus. Un bouquin ? Non, non, un film, c'était un film, je crois, un bon film intéressant, oui je m'en souviens un peu. Mais qu'importe, moi j'ai mieux, ah, ah ! je dirais : avoir vingt ans et être beur à Paris. Ou non, mieux encore : avoir vingt ans et être beur sous les casseurs de Paris. Ou tiens, mieux encore : avoir vingt ans et être beur à Paris sous Saddam Hussein et les casseurs de Montparnasse. Eh, eh ! je suis plié de rire. Bien sûr, les nègres aussi sont concernés. Hi, hi ! c'est à délirer dans la cellule, les nègres aussi. Les feufs ? Non, pas les feufs, ceux-là ils sont plus beaux que nous, plus propres et en plus on ne les reconnaît pas dans la populace. Ou pas tellement. Sauf moi. Moi, je les reconnais toujours, j'ai un truc pour ça, ils ressemblent tous au fameux philosophe de l'ordre établi, celui dont la devise est : chut ! chut ! chut ! silence ! Quand ils sont jeunes évidemment et quand ils ne fument ni ne boivent, ou un tout

petit peu alors. — Et quand ils sont vieux? — Je ne sais pas, imbécile! ils ressemblent à des vieux, c'est tout. Je ne suis pas la science, moi. Pourquoi tu me demandes ça, espèce d'enculé de raciste? Tu dois être raciste, toi. Si, si, j'en suis sûr, tu dois être raciste. Cochon! raciste! réminiscence infecte de Mengele! poufiasse! — Je te jure... — Qu'est-ce que tu jures, nazi? — Je te jure, je te jure que... — Eh bien, quoi! tu jures ou tu jures pas et puis tu jures quoi? — J'ai plus envie, tiens, je jure plus, tu me fais chier, je t'emmerde toi et tes racistes. Va te chier, enculé! va te chier toi et tes racistes! — Quoi! c'est moi que tu traites de raciste maintenant! — Ouais! je te connais, t'aimes pas les Blacks, les Blancs et les Beurs. Va te faire chier! — Moi, j'aime pas les Blacks, les Blancs et les Beurs, moi? — Oui, toi, macaque! — Et ta sœur? Je l'aime pas ta sœur? — Parle pas de ma sœur, bougnoule, ou je te pète ta putain de gueule d'enfoiré de mes deux. — Et qu'est-ce qu'elle a ta sœur? Elle est bien ta sœur, je l'aime ta sœur. — Fais gaffe! fais gaffe! Je vais te renvoyer là-bas dans ton djebel à coups de poing dans ta gueule, fais gaffe! — Quoi mon djebel! Il est ici mon djebel, mon pote, ici en Picardie et en Champagne et je t'emmerde. Et puis tu m'embêtes avec tes agressions verbales et merde à toi et à ta sœur! Tiens, viens, approche, amène ta poire, tu ne me fais pas peur, je vais te casser ton beau pif de gonzesse et en moins de deux. — Déconne pas, déconne pas, Bénouse, je te connais quand t'es en boule, je disais ça pour rire... — T'as intérêt, parce que maintenant je ne rigole

plus, youpin! Va me faire un café maintenant. (Il alla fissa. Entre ses dents, je l'entends, il dit : ...culé de bicot!) Je ne dis rien, souris et le laissais grommeler.